

MARILOU AZNAR

LUNE MAUVE

LA DISPARUE

Extrait de la publication

La Disparue

À Antoine, Louis et Elena.

Matias et Marina, merci de m'avoir laissé lire des heures durant.
Guillaume, Marie-Jo, merci. Sans votre patience, vos conseils avisés et votre œil critique, ce livre n'existerait pas.
Un immense merci à Brigitte, Christophe, Aurélien, Monique, Anne-Catherine, Muriel, Anne-Lise, Estelle, et tous ceux chez Casterman qui ont contribué à faire apparaître la Lune mauve.

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-07552-8
N° d'édition: L.10EJDN001093.N001

© Casterman 2013
Achevé d'imprimer en janvier 2013.
Dépôt légal : mars 2013 ; D.2013/0053/33
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

MARILOU AZNAR

LUNE MAUVE

LA DISPARUE

casterman

Extrait de la publication

Ma mère est morte un matin pareil à celui-là, et c'est moi qui l'ai tuée.

Il neige à Paris. Les flocons brûlent mon visage et fondent en larmes sur mes joues. Ils tombent, gris, du ciel blafard, comme de la cendre froide, et recouvrent les toits, les arbres, les trottoirs, avant de se dissoudre en une boue sale. Mes yeux se ferment, et c'est la lande mouchetée de blanc que je revois à travers mes larmes, l'odeur âcre du feu que je respire.

Un an déjà. Un an que mes nuits sont pleines de l'aiguille d'Encelade, de la lune mauve sur les rivages de Meredine. Un an que je rêve de la Viridan qui n'existe plus, celle des souvenirs d'Iris, celle que je ne connaîtrai jamais. Depuis que ce morceau d'ailleurs palpite en moi, qu'il distille son poison, je ne sais plus qui je suis. Je n'appartiens plus à aucun lieu, à aucune terre.

Je marche vite, la blessure fugace de la neige s'est refermée, mais un brusque frisson me fait remonter le col de mon manteau.

Un an...

C'est la nuit que tu reviens me hanter, Laszlo. Le vert de tes yeux, la torture de ta voix. Mon visage enfoui dans l'or froid de tes cheveux, et ta peau d'une douceur impossible. Les lignes fines de la cicatrice sur ton épaule, et ta main autour de mon poignet emprisonné.

Paris. C'est ici que tu m'as retrouvée. C'est ici que ma vie a basculé.

Première partie

1.

Ishtar, la lune mauve, règne sur Viridan
et dans le cœur des T'sent.
Le Livre des T'sent

Un an auparavant.

C'était toujours la même sensation, la même boule au fond de la gorge. J'avais beau savoir que, dans une semaine, je me demanderais comment j'avais pu être aussi impressionnée par une bande d'ados aussi mal dans leur peau que moi, une angoisse tentaculaire me tordait l'estomac. Pourtant, je commençais à avoir l'habitude. Après l'humiliation cuisante de mon premier jour en sixième, au CES Pierre-Loti, j'avais mis au point un plan infailible pour survivre à la rentrée. Il comportait trois règles d'une efficacité redoutable :

Règle n° 1 : reléguer dans un placard la robe écossaise à col Claudine refourguée à mon père par une vendeuse sadique, ou tout autre vêtement piège. Enfiler à la place un vieux jean, un pull noir extra-large et une paire de baskets fatiguées.

Règle n° 2 : jeter aux oubliettes le cartable tout neuf rempli de livres et de cahiers bien rangés, et balancer mes affaires en vrac dans un sac en toile taché d'encre.

Règle n° 3: effacer le sourire nerveux qui avait la fâcheuse tendance de venir se plaquer sur mon visage, dévoilant le magnifique appareil de torture qui ornait mes incisives. Le remplacer par une expression neutre ou, mieux encore, un air maussade perfectionné devant la glace.

Je ne m'en étais pas trop mal sortie ces dernières années à Rennes, et mes dents étaient désormais, grâce à l'obstination d'un orthodontiste un poil tortionnaire, parfaitement alignées. Mais en arrivant devant l'imposant bâtiment que je me préparais à hanter jusqu'à ma majorité, j'eus le pressentiment que ma stratégie allait s'avérer perdante.

Un peu à l'écart des autres, un petit groupe d'élèves toisait la foule qui commençait à s'amasser devant les hautes grilles en fer forgé du lycée. Les filles rivalisaient d'élégance nonchalante, en slim brut et ballerines. Les garçons, le col de leur chemise relevé sur la nuque, comparaient leurs nouveaux portables, et recoiffaient leurs mèches savamment rabattues sur le visage. Au milieu d'entre eux se tenait, altière, une fille très mince et très blonde, de ce blond presque platine que l'on retrouve chez les très jeunes enfants et les tops model suédois. Elle avait l'assurance de ceux qui savent que leur beauté rendra leur vie plus intense que celle des autres. Son rire cristallin s'éleva dans l'air limpide du matin. Elle tourna la tête et son regard glacé croisa le mien.

Alors, seulement, je la reconnus. Alexia, ma cousine. Je ne l'avais pas revue depuis la Grande Brouille Familiale. Sa mère l'avait plus ou moins abandonnée quelques années avant la disparition de la mienne, pour faire le tour du monde avec un photographe milanais, et je ne pouvais m'empêcher de penser que nous étions liées, elle et moi, par une sorte de malédiction commune. Ce lien n'existait sans doute que dans ma tête, mais je n'étais pas en position de me priver d'une alliée potentielle dans cet environnement hostile. Et quelle alliée ! Il fallait être aveugle pour ne pas s'apercevoir qu'Alexia était très haut placée dans la hiérarchie tacite de l'établissement. La déférence mêlée d'orgueil de ceux qui gravitaient dans son orbite ne laissait aucune place au doute.

Grignotant la peau autour de mes ongles, trop rongés pour offrir encore la moindre surface comestible, je m'approchai prudemment.

– Salut Alexia. Ça fait longtemps que...

Ma cousine m'observait, impassible.

– Mon père m'a inscrite à Darcourt, et...

Ma gorge se dessécha. Luttant en vain contre la panique qui commençait à m'envahir, je m'entendis dire d'une voix de chat écorché :

– C'est moi, Sélééné, ta... ta...

Alexia détourna ses yeux clairs. La brune au profil d'oiseau de proie qui se tenait près d'elle me dévisagea d'un air pincé. Je sentis son regard s'attarder sur mon pull trop large et mes baskets trouées. Son inspection

terminée, elle se pencha à l'oreille d'une fille boulotte à la mine effrontée :

– Non, mais elle l'a sortie d'où, cette horreur boulochée en acrylique ?

Elle avait déversé son fiel suffisamment fort pour que je n'en perde pas une goutte. Je fis demi-tour, les joues en feu. L'opération « Rentrée » venait de connaître son premier raté. En m'éloignant, j'entendis Alexia rire :

– Je vous jure que je ne l'ai jamais vue de ma vie...

Je ne suis pas quelqu'un de bien. Sous mon apparence d'adolescente banale sommeille un monstre de violence. En CM1, j'ai tenté de fracasser la tête de Priscilla Morvan contre les grilles de l'école pour lui apprendre à me traiter d'« orpheline pouilleuse ». Quelques semaines plus tard, j'ai mis le feu à l'épouvantail du père Coadic qui se félicitait du départ de ma mère, cette « traînée de l'Est ». Aussi, quand une irrépressible envie de serrer très fort la gorge délicate d'Alexia s'empara de moi, cela ne m'alarma pas le moins du monde, je me contentai de respirer profondément. Le moment était mal choisi pour provoquer un drame.

D'autres élèves nous avaient rejoints sur le trottoir. Ils venaient d'assister à mon humiliation en direct, et me dévisageaient avec l'avidité malsaine de ceux qui ralentissent sur l'autoroute pour ne pas perdre une miette du carambolage sur l'autre voie. Des larmes de rage me brûlaient les paupières, mais je serrai la

mâchoire. Plutôt mourir que d'être cataloguée toute l'année comme :

« Mais-si-tu-sais-la-pauvre-fille-qu'Alexia-a-réduite-en-larmes-le-jour-de-la-rentrée. »

J'avais sous-estimé les dangers de ce haut lieu du snobisme parisien, et pour la première fois, j'éprouvai la nostalgie de la Bretagne. Les sales gosses du collègue Pierre-Loti me semblaient tout à coup bien inoffensifs à côté de ces étrangers narquois qui me scrutaient avec mépris. Un seul coup d'œil autour de moi m'avait suffi pour constater que j'étais la fille la plus mal fagotée du lycée; et depuis l'intervention sanglante de ma chère cousine, mon cas était devenu critique. Je baissai la tête et rentrai mes mains dans les manches de mon pull, dans un effort futile pour me faire oublier. Pendant dix minutes qui me semblèrent des heures, je fixai mes Converse, sous le rideau de mes cheveux. Les grilles finirent par s'ouvrir, et le flot des élèves de seconde s'engouffra dans l'enceinte de Darcourt, dans un brouhaha de cris et de rires.

À l'intérieur du bâtiment principal, on se serait cru dans n'importe quel bahut de France. Rénové dans un style fonctionnel, le hall d'entrée cafardeux contrastait avec la magnificence de la façade. Parmi la centaine d'ados qui s'y pressaient, désinvoltés, seule une quinzaine présentait cet air perdu qui trahissait leur condition peu enviable de petits nouveaux. Ils s'étaient rassemblés d'instinct dans un coin sombre, et se

tenaient le dos au mur, tel un troupeau de gazelles ayant flairé l'odeur des fauves.

Luttant contre une envie kamikaze de rejoindre mes semblables, je me forçai à suivre un groupe de filles à la démarche assurée et à la chevelure bondissante. Emportée par le flot, je finis par me retrouver tout près du panneau en liège sur lequel on avait punaisé les listes de classe. Je tentais de me faufiler devant dans l'espoir d'apercevoir mon nom quand la brune chevaline qui m'avait toisée sur le trottoir me balança le Kelly vintage de sa grand-mère en travers de l'estomac et me barra la route. Un malheur n'arrivant jamais seul, je constatai quelques secondes plus tard que j'étais en seconde B3 en compagnie d'Alexia. Cette journée promettait d'égaliser celle, de sinistre mémoire, de mon entrée en sixième en robe à froufrous.

J'étais plongée dans mes pensées moroses lorsqu'une élève me bouscula. Elle me saisit le bras, comme pour m'empêcher de tomber, et l'espace d'un instant, je croisai son regard. Ses yeux étaient d'un gris de plomb fondu et leur opacité d'aveugle fit courir un frisson sur ma nuque. Elle baissa la tête et la capuche de son sweat-shirt retomba sur son front. Là où elle m'avait touchée, la peau me démangeait d'une vibration électrique. D'instinct, je secouai l'épaule pour qu'elle s'en aille, mais elle m'attrapa la main. Un visage s'insinua dans mon esprit, celui d'un inconnu aux iris aussi verts et froids que ceux d'un serpent, puis il s'effaça aussitôt.

La fille m'avait lâché les doigts. Dans un gémissement de souffrance, elle s'affaissa sur elle-même. Je me penchai pour l'aider à se relever, mais elle me repoussa d'un coup de coude, avant de se redresser. Une longue mèche de cheveux d'un gris lumineux, presque bleu, s'était échappée de sa capuche et flottait, incongrue, autour de la courbe délicate de son menton. Elle la cacha aussitôt derrière son oreille avant de s'enfuir en courant. Au même instant, une sonnerie stridente me fit sursauter. Je retins ma respiration. Ma nouvelle vie était sur le point de commencer.

2.

Le passé est un piège dont il faut se libérer.

Le Livre des T'sent

Quelques semaines auparavant, je relisais sans conviction *Jane Eyre*, couchée dans les herbes folles qui avaient pris possession du jardin depuis que mon père avait hérité de Clairvent. L'été touchait à sa fin. Un soleil de plomb rare sous nos latitudes me brûlait les épaules, et j'avais de plus en plus de mal à compatir aux souffrances de la pauvre Jane errant dans la lande glacée. Une envie grandissante d'aller nager dans la mer d'Iroise toute proche s'emparait insidieusement de moi, et seule la torpeur dans laquelle la chaleur m'avait plongée m'empêchait d'enfourcher mon vélo pour pédaler jusqu'à la plage. Une ombre bienfaisante masqua soudain les cruels rayons du soleil. Je me retournai en clignant des yeux. La silhouette dégingandée de mon père se découpait sur le bleu impietoyable du ciel, auréolée de lumière. Il me tendit sans un mot une grande enveloppe en papier kraft. Puis, en grattouillant la barbe roussâtre qui lui mangeait les joues, il grommela :

– Au fait, tu vas entrer en seconde à Paris. Jette un œil là-dessus, il faut qu'on envoie ton dossier complété demain, dernier délai.

Interloquée, je me relevai d'un coup. Mon père était d'une étourderie qui frôlait le pathologique, mais là il avait fait très fort. L'enveloppe contenait un formulaire d'inscription et une épaisse brochure. Sur la luxueuse couverture en bristol blanc figurait le nom du lycée, gravé en cursives dorées : Darcourt. Le mot du directeur, un certain Hubert Chancy-Dampierre, suintait la prétention. L'endroit devait fourmiller de petits snobs parisiens à mèche. L'horreur.

– Paris ? On déménage ?

J'étais sous le choc. Il aurait pu me demander mon avis quand même !

– Non, qu'est-ce que j'irais faire à Paris, malheureuse ? s'écria-t-il, offusqué.

Je lui jetai un regard perplexe. Bientôt, il allait prétendre que c'était mon idée de quitter la Bretagne !

– Moi, je reste ici, poursuivit-il d'un ton sec, j'ai du travail enfin ! Réfléchis. Toi, tu as de brillantes études à faire, et Darcourt est un excellent établissement. Tu vas t'installer chez Milou. Je t'ai pris un billet de train pour lundi prochain, comme ça tu auras le temps de t'acclimater. Ah... et mets ton maillot, on va sur la grève.

D'accord... ma grand-mère était dans le coup. Elle et mon père avaient tout manigancé derrière mon dos. Je m'efforçai d'avoir l'air en colère, mais le premier

choc passé, une excitation mêlée de peur m’envahit à l’idée de la petite révolution qui allait secouer mon existence routinière.

Le soir venu, je m’écroulai sur mon lit, ivre de sel et de soleil. La tête pleine de plans sur la comète, je ne réussis à m’endormir que tard dans la nuit. Un rayon importun me chatouilla le nez vers neuf heures. Encore à demi abruti de sommeil, je dévalai l’escalier branlant de la vieille bâtisse. Mon père s’activait dans la cuisine, sobrement vêtu d’un caleçon à fleurs et d’une grosse paire de chaussettes en laine. Une énorme tartine de beurre coincée entre les dents, il essayait de refermer l’enveloppe qui contenait mon formulaire d’inscription sans coller ses doigts gras sur le précieux document. Cette périlleuse opération était condamnée à l’échec.

– Laisse-moi faire.

Il me tendit le tout avec soulagement, et versa du café jusqu’à ras bord dans son bol fétiche, une relique ébréchée qui avait survécu à d’innombrables impacts sur les tomettes centenaires. Un pot de miel sous le coude, il s’installa à la grande table en chêne qui trônait dans la cuisine de Clairvent depuis des générations. Son manuscrit maculé de cercles de jus d’orange monopolisa bientôt toute son attention. Plongé dans ses notes, il venait d’oublier jusqu’à mon existence. J’en profitai pour jeter un coup d’œil rapide sur mon dossier afin d’éviter toute mauvaise surprise à la rentrée. J’attrapai un stylo qui traînait sur une étagère, et dépliai à la va-vite les

feuilles sur un coin de l'évier. La bouche pleine, le menton dégoulinant de miel, mon père marmonna :

– Tu feras des étincelles là-bas, tu vas tous les enfoncer, les Parisiens.

La fierté naïve qui perçait dans sa voix me fit sourire.

– Un jour, tu me remercieras de t'avoir enseigné le grec ancien au lieu de te laisser surfer sur Internet toute la journée comme les jeunes crétins de ton âge.

– Oui, oui, papa.

Tout en hochant la tête, je raturai soigneusement la croix qui figurait en face de l'option « grec » dans le formulaire, et je cochai « théâtre » à la place avant de refermer l'enveloppe. Je comptais bien attendre d'avoir atteint l'âge respectable de soixante-quinze ans pour me perfectionner en grec ancien.

Deux semaines plus tard, je quittai Roscanvel et la Bretagne avec un pincement au cœur, comme on quitte son enfance. Je laissai mon père sur le quai, le nez enfoui dans sa barbe pour cacher son chagrin. Le train s'éloigna, et je fermai les yeux pour ne pas voir sa silhouette voûtée disparaître au loin. C'était la première fois que l'on se séparait depuis le départ de ma mère. À l'idée de le savoir seul dans l'appartement, affamé devant le frigo qu'il allait forcément oublier de remplir, la tristesse s'empara de moi.

Mon père, le professeur Arnaud Savel, spécialiste mondial du poète Saint-Pol-Roux, hantait les couloirs de l'université de Rennes depuis des décennies. Le

costume antédiluvien en velours marron qu'il portait sept jours sur sept ou presque y était aussi légendaire que ses colères homériques. Mais malgré son air de rebelle des bibliothèques qui plaisait tant à ses étudiantes de première année, il était tout sauf cool. Aussi excessif dans la vie que dans les amphithéâtres où il dispensait ses cours de littérature, il était persuadé que j'étais l'une des rares filles en France à avoir échappé à la « lobotomie de la culture jeune » – je cite –, grâce à l'« éducation de premier ordre » qu'il m'avait prodiguée. Et comme j'étais selon lui au-dessus des « crétineries prépubères » de mes contemporains, il n'avait pas jugé bon de m'équiper en bonne et due forme pour la survie dans le milieu hostile qu'est l'Éducation nationale. Pas de télévision, pas d'Internet, pas de téléphone portable... J'avais l'impression d'être le cobaye d'une expérience scientifique vouée à rayer de la vie d'une adolescente lambda toutes les avancées technologiques du siècle. La phase finale venait de s'enclencher : le savant sadique – *alias* mon vénérable père – avait décidé de me plonger dans le monde réel afin d'étudier mes réactions et mesurer mon stress.

Paris! Déjà qu'au collègue Pierre-Loti, j'étais à des années-lumière des élèves de ma classe... Les jeux vidéo, les tweets, la drague sur Facebook qui pimentaient la vie des ados de mon âge me paraissaient aussi exotiques que les mœurs d'une tribu amazonienne.

Mes seuls loisirs étaient le ramassage des coques à marée basse, et la littérature anglaise du XIX^e siècle. Katell Le Gloannec, ma (seule) amie avait fait tout son possible pour me former en accéléré au XXI^e, en me laissant surfer des heures entières sur le Net dans le secret de sa chambre. Mais elle avait fini par se désintéresser de sa louable mission quand elle avait rencontré son âme sœur, un blond à dreadlocks au regard brumeux, un soir de festival en plein air. Autant dire que plus rien ne me retenait à Rennes. À part mon père... Il n'en avait rien laissé paraître, mais je savais que mon départ le rendait affreusement triste. Profitant de sa faiblesse passagère, je l'avais persuadé de m'équiper d'une connexion Internet et d'un téléphone portable. Il m'avait fait jurer sur la biographie de Saint-Pol-Roux que «jamais je ne créerais de blog imbécile» et, l'air grave, il m'avait affirmé que «si jamais je me mettais à l'écriture SMS, il me renierait pour toujours». Mon tyran de père aurait mérité d'avoir une fille rebelle pour lui apprendre à vivre. Mais je demeurais désespérément docile. N'importe quel psy de seconde zone aurait conclu que la disparition de ma mère m'avait traumatisée au point d'annihiler mes pulsions adolescentes. Mais la réalité était bien plus prosaïque : je ne voulais pas risquer de perdre le seul parent qu'il me restait.

Cette année, j'avais enfin une chance de voler de mes propres ailes. Grisée par les possibilités qui s'offraient

enfin à moi, je laissai retomber ma tête contre le dossier de mon siège. La liberté, enfin! C'était trop beau pour être vrai. Trop effrayant aussi... Séléne Savel à Darcourt, le lycée le plus snob de Paris. Je m'y donnais autant de chances de survie qu'une souris paralytique lâchée dans un enclos de chats affamés.

3.

Un ami, c'est un risque.
Le Livre des T'sent

Escalier C, escalier C... Encore un peu sous le choc, je farfouillai dans mon sac à la recherche du plan que l'administration avait eu la bonne idée de joindre à leur brochure. Ce satané lycée était un vrai labyrinthe. Rien dans mon sac... Je commençais à paniquer ferme quand je finis par mettre la main sur un papier froissé en boule au fond de ma poche. Victoire ! Je dépliai discrètement le précieux document. Pas assez discrètement de toute évidence parce que l'un de mes compagnons d'infortune s'approcha de moi avec un sourire timide. Il s'éclaircit la gorge et me délivra ce sobre discours d'une voix mal assurée :

– Escalier C ? Tu cherches la salle 305 ? Moi aussi. On doit être dans la même classe.

– Quelle perspicacité, je suis impressionnée, rétorquai-je sans réfléchir.

Il sursauta comme une gerbille affolée et je regrettai aussitôt mes paroles. Séléné, du calme, tu es sur la corde raide, ce garçon pourrait bien s'avérer ton seul ami

dans ce bahut ! Il fallait réparer ce faux pas. Je respirai un grand coup et lui décochai un sourire étourdissant. Décontenancé, il fit un pas en arrière. Je pris note de réserver mes sourires étourdissants à un public averti. Il baissa les yeux, dévoilant de longs cils veloutés que bien des filles devaient lui envier, et passa une main dans ses cheveux d'une couleur incertaine, entre le gris pelage de souris et le kaki mousse de chêne. Malgré le gel dont on les avait recouverts, ils se rebellaient en épi sur son front. Le pauvre garçon rougit comme une pivoine. L'audace désespérée des grands timides qui l'avait poussé à m'aborder venait de l'abandonner. Ses pupilles dilatées d'effroi imploraient une réponse, et je mis un terme à ses souffrances.

– Oui, je suis en seconde B3. Je m'appelle Séléne.

– Moi, c'est Adrien. J'étais au collège à Jules-Romain.

Hélas ! Cette information était d'un intérêt nul pour une provinciale comme moi, et devant mon regard vide, il ajouta en bégayant :

– Je... je crois que c'est par là.

Miracle ! L'escalier fantôme venait de se matérialiser devant nous. Il débouchait sur un long couloir lugubre au bout duquel se trouvait la fameuse salle 305. Les yeux braqués sur leurs pieds pour masquer leur gêne, quelques élèves isolés y patientaient en silence, à l'écart des groupes qui commençaient à se former. Je cherchai du regard la fille aux cheveux gris. Elle n'était nulle

part. Je respirai un grand coup, et avançai vers la porte. Adrien se colla à moi, aimanté par l'angoisse.

– Tu connais beaucoup de monde à Darcourt ?

La sonnerie retentit, et Alexia nous dépassa sans nous jeter un regard.

– Non...

J'hésitai un bref instant.

– Non, je ne connais personne.

Quand je franchis le seuil de la salle 305, une odeur de craie, mêlée à des effluves de parfum et de transpiration fraîche, me chatouilla les narines. L'endroit où j'allais passer le plus clair de mon temps cette année était une grande pièce lumineuse, malgré la peinture gris mastic dont on avait revêtu les murs. Le mobilier tristounet en Formica détonnait avec les moulures qui ornaient le plafond. Coiffant sur le poteau une brune athlétique à l'air déterminé, je pris possession d'une table à proximité des hautes fenêtres par lesquelles se déversaient les rayons du soleil. Victoire ! Ignorant le regard assassin que me lança mon adversaire malheureuse, je me penchai sur la vitre pour admirer un immense parc planté d'arbres. La nostalgie de Clairvent s'empara instantanément de moi.

Adrien et moi nous étions dirigés d'instinct vers les rangs intermédiaires, les moins exposés aux attaques sournoises du corps enseignant, histoire de passer inaperçus en cette journée de tous les dangers pour les petits nouveaux comme nous. Un faux pas tragique

est vite arrivé dans la jungle du lycée. Je survolai le terrain du regard pour localiser l'ennemi. Alexia et sa cour occupaient deux rangées de l'autre côté de l'allée. Une rousse au nez pointu s'installa derrière moi, à côté d'un boutonneux tout en lunettes à triple foyer et mèches grasses, qui la regarda faire avec une incompréhension mêlée de crainte. Il arborait un T-shirt couvert de têtes de mort fluo, qui apportait une touche de n'importe quoi rafraîchissante dans cet océan de bleu marine et taupe.

D'autres élèves en perdition vinrent nous rejoindre dans les rangs anonymes où nous avons trouvé refuge. Une fille menue au teint mat s'approcha d'Adrien. Tout comme moi, elle avait tout faux sur la question du look. Croyant bien faire, elle avait opté pour un pantalon en velours marron, une chemise bleu ciel et un pull beige. Mais, dans cet antre du chic parisien, ses vêtements sans style la cataloguaient ringarde au premier coup d'œil. Solidaire, j'esquissai un sourire qu'elle me retourna, soulagée d'avoir établi un premier contact dans ce milieu hostile.

– Je m'appelle Nora, et je suis terrifiée, me glissa-t-elle, avec une honnêteté qui frisait le suicidaire.

– Moi, c'est Séléne, l'ennemi est en surnombre, mais il reste une place dans notre abri.

Elle poussa un soupir de soulagement et elle se laissa tomber à côté de moi. Notre professeur principal referma la porte sur les derniers retardataires.

C'était l'une de ces fausses blondes parfaitement coiffées et mortellement froides qui hantent sans doute les couloirs de tous les bahuts privés du pays. Sanglée dans un tailleur gris à la coupe stricte, elle serpenta jusqu'au tableau, où elle inscrivit son nom. Je sortis mes lunettes de mon sac – merci pour les gênes de taupe, papa – pour déchiffrer ses pattes de mouche. Carole Custines. Elle posa sa craie, et descendit de l'estrade branlante. Son nez se plissa sous l'assaut des hormones adolescentes qui saturaient l'air. Ses yeux bleu police s'attardèrent sur nous avec un mélange d'ennui et de mépris.

– Bonjour, et tout d'abord, pour les élèves qui viennent d'autres collèges, dit-elle en fronçant le nez comme si elle évoquait une invasion de cafards, bienvenue à Darcourt.

Ses talons aiguilles claquèrent sur le parquet usé par des dizaines de générations de petits Parisiens de bonne famille.

– Vous avez la chance d'intégrer ce vénérable établissement. J'espère que vous saurez vous en montrer dignes. Je suis votre professeur principal, et je vais vous enseigner l'histoire et la géographie.

Elle s'avança vers nous, scrutant nos visages de part et d'autre de l'allée, avant de s'arrêter net.

– Vous! siffla-t-elle. Levez-vous. Comment vous appelez-vous?

Une voix d'outre-tombe s'éleva dans le silence.

– Nguyen, Julien...

– Qu'est-ce que c'est que cette chose noirâtre ornée de têtes de mort que vous portez? Vous n'avez pas lu le règlement? Tenue correcte exigée, martela-t-elle, ça passe pour aujourd'hui, mais si je vous revois avec cet oripeau infâme, je vous colle un avertissement, compris?

Julien marmonna des imprécations sous son rideau de cheveux noirs.

– Cette première matinée de rentrée sert de prise de contact avec l'établissement, poursuivit-elle sur un ton monocorde. Après l'appel, je vous remettrai une fiche de présentation qu'il vous faudra me retourner remplie, ainsi que votre carnet de correspondance. Puis nous nous pencherons sur votre emploi du temps.

Elle reprit sa respiration et posa ses mains sur le bureau.

– Mais avant tout, laissez-moi vous dire quelques mots concernant Darcourt. Le goût d'apprendre, la volonté d'aller au meilleur de ses possibilités, le respect de soi et des autres, telles sont nos valeurs. Notre objectif est de former des hommes et des femmes accomplis aux personnalités structurées, capables de répondre aux défis du monde de demain, termina-t-elle, très satisfaite de sa petite tirade.

Un rire nerveux m'échappa et elle me foudroya du regard. Aïe! Repérée. Les élèves du premier rang buvaient ses paroles. Les défis du monde de demain, je les imaginai déjà pour la plupart d'entre eux. Une école

de commerce prestigieuse pour le couple tiré à quatre épingles devant moi. Sciences-Po pour la brune en jupe bleu marine et chemisier blanc qui recoiffait son carré parfait. Hypokhâgne pour le poète maudit qui s'efforçait de prendre un air torturé de l'autre côté de l'allée...

Le destin de ma cousine était plus difficile à prédire. Le soleil du matin illuminait ses cheveux pâles, et son profil pur se dessinait dans le contre-jour. Il flottait autour d'elle une aura de splendeur mystérieuse. Elle avait l'air lointain d'une altesse en exil, et le charme qu'elle dégageait me rendit cruellement consciente de ma médiocrité. Un soupir étouffé détourna mon attention. À côté de moi, Adrien la contemplait avec une expression de souffrance affamée. Alexia avait commencé à briser des cœurs. La voix acide de notre professeur principal me tira de mes pensées.

– Bardotti, Scarlett.

– Présente, s'écria la rousse derrière moi.

Puis elle se pencha vers nous et ajouta, très fière :

– Mes parents voulaient que je porte un nom de star.

Moi-même victime de la fantaisie paternelle en matière de prénom, je me contentai de hocher la tête en m'efforçant de garder mon sérieux.

Le rituel immuable de l'appel se poursuivait.

– D'Hauterive, Alexia.

Derrière moi, Scarlett s'extasia :

– Elle est sublime. J'étais dans sa classe l'année dernière.

Les uns après les autres, les élèves se levaient et ânonnaient un « présent » qui troublait le silence fébrile de la salle.

– Savel d’Hauterive, Séléne Sigismonde.

Oui, oui. Séléne (en grec ancien Σελήνη, la lune) Sigismonde, parfaitement. Ce n’est pas tous les jours facile d’être moi. J’avais espéré jusqu’au bout qu’elle omette de mentionner mon nom complet. Savel était le nom de jeune fille de Milou, celui que papa avait adopté après la Grande Brouille pour faire enrager le patriarche. Charles d’Hauterive était ridiculement fier de son nom et mon père lui ressemblait bien plus qu’il ne voulait l’admettre. Il n’avait pas pu s’empêcher de me transmettre le patronyme familial. Ma main s’éleva dans l’air et tous les regards se posèrent sur moi.

C’était raté pour la discrétion.

4.

La mémoire de Viridan
repose dans la pierre de la Déesse.
Le Livre des T'sent

Ma main blottie dans la sienne, je progressai à travers une mer de hautes herbes, qui ondoyaient, bleues contre le vert du ciel. Elle se pencha sur moi dans une envolée de cheveux blonds.

– Tu vois ce temple, au loin ? C'est là que nous allons. C'est là que tu vas vivre, désormais.

Une rafale de vent me mit les larmes aux yeux. Elle allait partir... le cœur gonflé de désespoir, je tendis mes bras d'enfant vers son cou et elle se pencha sur moi. Je croisai le regard vide de la fille aux cheveux gris. Un cri silencieux s'échappa de mes lèvres, et je sombrai dans le gouffre ténébreux qui venait de se creuser sous mes pieds. Maman ! Mais ce n'était plus elle. L'inconnue éclata de rire et je me réveillai en sursaut.

Ma mère s'était encore insinuée dans mes rêves, malgré moi, malgré tous mes efforts pour l'oublier, pour la punir de nous avoir abandonnés à notre sort. Les cheveux collés de transpiration, j'engloutis le grand verre d'eau que Milou avait déposé sur ma table de nuit

la veille au soir. Mais cela ne suffit pas à calmer les battements désordonnés de mon cœur. Ma mère... Et si je la croisais, la disparue, la fugitive, au détour d'une rue de ce Paris inconnu ? J'étouffai sans pitié l'espoir que mon étrange rencontre d'hier avait fait resurgir. Recroquevillée dans mon lit, la couette rabattue sur la tête pour échapper à la lumière bleue de l'aube, je replongeai dans l'inconscience.

Quelques heures plus tard, une petite langue râpeuse sur ma joue me tira de mon sommeil. J'ouvris les yeux pour les plonger dans l'or liquide des prunelles de Carbone 14, *alias* Carbone, le chat de Milou. C'était une créature grise et souple pour laquelle je m'étais prise d'une passion violente et immédiate. J'avais franchi la porte d'entrée, traînant derrière moi la vieille valise à roulettes de mon père, et Carbone avait couru s'emmêler dans mes jambes en ronronnant. Sous le charme, j'avais lâché mon bagage pour grattouiller le flanc de la bestiole. Depuis, lui et moi, on ne se quittait plus.

Le félin sans-gêne gambadait sur la couette. Il sauta sur mon ventre et entreprit de le piétiner sans pitié, rendant vaine toute tentative pour me rendormir. Ses pattes élastiques se posèrent sur mon bras, et il se hissa pour frotter son museau contre mon menton. J'en profitai pour déposer un baiser sur sa tête plate et lisse. Il miaula, satisfait. Les yeux fermés, j'enfouis mon visage dans le pelage soyeux de l'animal, savourant ce moment de quiétude avant le branle-bas de combat

matinal qui m’attendait. Les premiers rayons du jour se frayaient un chemin à travers les plis du lourd rideau en velours bleu. Carbone se dressa, fasciné par la danse des particules de poussière dans la lumière miellée, et ses griffes se plantèrent dans ma main, me faisant grimacer de douleur. Cette fois, j’étais bien réveillée.

Je m’étirai en soupirant. La vie de chat présentait bien des charmes. Pas de rentrée dans un lycée hostile, pas de contraintes, la liberté de buller au soleil. En un mot, le paradis. Profitant de mes derniers instants d’insouciance sous la couette, je composai un haïku en l’honneur de mon nouvel ami :

*Assassin de souris,
tu pétrifies ta proie,
de ton regard liquide.*

Très fière de moi, je déclamai ma création d’une voix de tête dont les ultrasons firent s’enfuir mon seul public ventre à terre. Je clignai des paupières, un peu désorientée de me retrouver dans cette nouvelle chambre qui allait être la mienne pour toute l’année scolaire. Milou m’en avait solennellement confié la clé à mon arrivée. Personne n’y avait touché depuis que son fils Arnaud avait claqué la porte de l’appartement, il y a vingt-cinq ans, quand mon grand-père l’avait sommé de reprendre Petro-Systech, l’entreprise familiale. Le développement de composants de systèmes fluides destinés

à optimiser les agents pétrochimiques ne transportait pas le littéraire acharné qu'était mon père et il avait refusé tout net. Charles d'Hauterive ne lui avait jamais pardonné ce qu'il considérait comme une trahison. Un infarctus l'avait terrassé quelques années plus tard, sans qu'ils aient eu l'occasion de se réconcilier.

J'éprouvais un effroi respectueux à l'idée de vivre dans ce sanctuaire, mais dès que j'en avais franchi le seuil, je m'étais sentie à l'aise entre les murs recouverts de rayonnages de livres. J'avais posé mon ordinateur sur le grand bureau taché d'encre, sur lequel traînaient encore un vieux globe terrestre et un Larousse défraîchi. Elle me plaisait bien, cette chambre de garçon. Enfin, ce n'en était plus vraiment une depuis que Milou avait installé en douce un lit à baldaquin ultra-kitch. La chose, tout en bois sculpté et organdi blanc, trônait au milieu de la pièce comme une énorme tarte à la crème.

– J'en ai toujours rêvé, avait-elle soufflé, un peu honteuse devant mon air ahuri.

Elle était tellement ravie que je n'avais pas eu le cœur de lui dire ce que je pensais de cette monstruosité.

Malgré un soupçon de mal du pays, je n'avais pas mis longtemps à m'approprier les lieux. J'avais poussé le lit dans un coin et mes affaires étaient rangées entre les reliques de mon père. Quelques livres, mes vêtements préférés. Le reste de mes maigres possessions était resté en Bretagne. Sur la tablette de la cheminée en marbre noir trônait désormais mon seul trésor. C'était une

aquarelle que ma mère avait peinte il y a des années. Une lune mauve s’y reflétait, énorme, sur l’eau calme d’un rivage étranger, et l’on devinait les contours d’un bâtiment pyramidal sur la falaise à pic. En face, une haute pointe rocheuse émergeait des flots. Son étrangeté totale me frappa tout à coup, sans doute parce que je la voyais hors de son contexte pour la première fois. Où pouvait-elle bien trouver son inspiration ? Elle me l’avait donnée la veille de son départ, et j’y tenais comme à la prunelle de mes yeux. Je ne comptais plus les nuits où je m’étais endormie en rêvant à ce paysage mystérieux. Il me restait si peu de choses d’elle... Luttant contre la mélancolie qui m’envahissait, je me redressai sur le lit. Mon regard s’égara sur les portraits jaunis de Baudelaire et Rimbaud que mon père avait accrochés au mur, là où d’autres auraient affiché des rock stars.

Son doctorat en poche, il avait claqué la porte de l’appartement de la rue d’Estrées et s’était réfugié en Bretagne, dans la presqu’île de Crozon, pour y finir sa thèse, consacrée à Saint-Pol-Roux, «le symboliste oublié». J’avais tellement entendu parler de ce satané Pol dans mon enfance que c’était comme s’il faisait partie de la famille, ce poète oublié de tous sauf d’Arnaud Savel, mon illustre père, et des quelques autres rats de bibliothèque qui venaient en pèlerinage sur ses traces à Crozon. L’oncle Sigismond (merci papa), un vieux garçon féru de littérature et de mythologie, avait recueilli celui qu’il considérait comme son fils spirituel. À sa

mort, il lui avait légué Clairvent, la maison de Roscanvel. C'était la ruine charmante et poussiéreuse dans laquelle j'avais passé les plus belles années de ma courte vie.

La sonnerie stridente du réveil que j'avais oublié de museler me ramena à la réalité. Je sautai de mon lit et je courus dans le couloir jusqu'à la salle de bains, où une douche brûlante finit de me réveiller. Une serviette nouée en turban sur le front, je m'examinai sans complaisance dans la glace. Sous la buée, l'image était floue, mais le constat sans appel. J'étais désespérément banale. La poitrine plate, un teint d'endive, des joues dodues, des lèvres fines et pâles. Je les mordis pour les rougir un peu, en vain. Il fallait se rendre à l'évidence, je ressemblais à un hamster anémique. Dieu merci, cette désolante inspection de ma personne ne dura pas longtemps, j'étais déjà en retard. Enroulée dans un drap de bain immense et râpeux, je galopai jusqu'à ma chambre, semant de gouttes d'eau le parquet du couloir.

Pour ma deuxième journée de cours, j'avais décidé d'arborer une tenue plus élégante que celle de la veille. Il était grand temps d'abandonner mon sempiternel jean. J'enfilai une robe en laine mauve qui appartenait à ma mère, celle que je n'avais jamais osé mettre devant papa, pour ne pas lui faire de peine. J'avais pillé sa garde-robe avant de venir m'installer chez Milou. Son parfum flotait encore sur certains de ses pulls, et quand je les portais, j'avais l'impression troublante de sentir sa présence

autour de moi. Je complétais ma tenue avec une paire de collants marron, des bottes et une veste en velours noir.

– Sélééné, le petit déjeuner est prêt!

Milou s'activait dans la cuisine depuis un petit moment déjà. Je rassemblai mes cheveux humides en queue-de-cheval sur la nuque, et je courus la rejoindre. Un bol de café au lait fumant m'attendait sur la table. L'odeur délicieuse du pain grillé me creusa l'estomac. Impeccablement maquillée et tirée à quatre épingles dans un tailleur en tweed rose pâle, Milou beurrerait des tartines d'un air concentré.

– Ce que t'es chic, dis donc! Tu vas où comme ça?

Quelques semaines après mon arrivée, j'avais fait le constat déprimant que la vie sociale de ma grand-mère était plus excitante que la mienne. L'association dans laquelle elle faisait du volontariat, la Demi-Pointe, organisait des ateliers et des spectacles de danse pour les malades dans les hôpitaux. Elle y consacrait tellement de temps que, doutant de ses bonnes intentions, j'en étais venue à la soupçonner d'avoir un amoureux parmi les bénévoles.

– Pierre...

Elle marqua une brève hésitation.

– Hum... M. Marchand, notre trésorier, et moi avons rendez-vous avec le directeur d'un grand groupe pharmaceutique.

Les joues roses, elle se mordit la lèvre comme un enfant pris en faute. J'avais vu juste.

– Ils ont beaucoup d’argent, et ils ne savent pas comment le dépenser. Ils envisagent de financer un atelier au CHU de Montfermeil.

– C’est génial ça, bravo !

Elle esquissa un sourire plein de fierté.

– Alors, comment se passe la rentrée ? J’imagine qu’Alexia t’a prise sous son aile, non ? Elle a beaucoup d’amis, tu sais.

Mon humeur s’assombrit d’un coup. Ses yeux noisette pétillaient d’un éclat si chaleureux que je n’eus pas le courage de la détromper. Milou vivait dans un monde idéal où la mesquinerie n’existait pas. Elle n’avait pas besoin de savoir qu’Alexia était une garce arrogante. Elle s’avança vers moi et prit mes mains dans les siennes.

– Tu sais, quand tu es entrée dans la cuisine, j’ai eu un choc. Tu ressembles tellement à Iris dans cette robe. Ta mère était plus grande, et si blonde... mais vous avez la même allure.

Mon cœur se mit à battre très fort, et je détournai les yeux. Luttant contre les larmes, j’avalai mon café d’un trait.

– Je dois y aller, Milou, je vais arriver en retard. À ce soir !

Sans la regarder, j’enroulai un foulard autour de mon cou et je sortis en coup de vent, avant qu’elle ne me voie pleurer.